

out joyeux, tout heureux, au foyer hospitalier [qui nous attend !

Et si nous n'y avons laissé personne pour nous sourire dès notre entrée, nous retrouvons, dans l'angle formé par la fenêtre, le bon fauteuil qui nous ouvre affectueusement encore ses larges bras ; tout près, le livre préféré ouvert à la page où nous l'avons laissé ; les plantes aimées dont le vent a secoué trop fortement la tête, et qui, maintenant, s'inclinent vers nous, suppliantes. Nous marchons à travers toutes les pièces, frères d'un orgueil que personne ne nous peut reprocher et deux choses nous restent seulement plus de nos pérégrinations : un teint bruni et le souvenir des liaisons durables que nous y avons formées.

Admance.

A BATONS ROMPUS

Frileux comme un vieux garçon qui n'a plus de cheveux, ou comme une vieille fille édentée, le printemps—presque l'été—a peur de sortir.

En effet, il fait tellement froid pour la saison, qu'on se demande si la nature elle-même ne se refroidit pas ; refroidissement, image de la vieillesse, précurseur de la mort. A peine si les arbres sont verts, si les fleurs fleurissent, si les oiseaux chantent, si le soleil montre le bout du nez.

—Tout change, tout change, disait dernièrement un gamin de dix ans, et il y a trente ans ce n'était pas comme aujourd'hui !

Oui, enfant, tout change, comme tu le répètes après ton grand père ; les hommes, les femmes, la politique, tout change jusqu'à ce qu'ayant fait le tour de son cadran, l'humanité recommencera, toujours affolée, sa course vers le grand inconnu.

* *

Seule, une chose est invariable et ne changera jamais : c'est au mois de mai, qu'il soit pleureur et maussade, froid et sans soleil, cette guirlande éternelle et parfumée de jeunes vierges et de jeunes communiantes, allant, sainte phalange, recevoir le sceau sacré, le passeport qui leur donne droit d'entrer dans la céleste Patrie.

Quel est celui qui ne tressaille à ce touchant tableau et qui ne sent remuer les fibres les plus intimes de son cœur ? Oui, de même que le bœuf mourant se croit encore sous le joug qui a courbé sa tête durant sa vie, l'âme aussi se courbe respectueusement et malgré elle au souvenir de cette première communion qui relie la terre au ciel, l'homme à Dieu !

* *

Le mois de mai est aussi le mois des épousées, des fiançailles, des lis et des orangers, et il ne peut en être autrement, car union avec Dieu ou union avec l'homme, le cœur, quand bien même il ne le voudrait pas, s'imprègne pour la vie des senteurs parfumées des fleurs que la nature fait pousser sous nos pas, l'âme s'entoure d'une branche d'aubépine pour que le bonheur qui y est enfermé ne s'envole plus, l'esprit s'irradie aux premiers rayons du soleil, en s'unissant au chaste concert de la nature.

* *

Puisque je parle mariage, chose qui m'est inconnue, et j'en demande bien pardon à mes lectrices, car je dois en causer fort mal, je ne puis résister au désir de leur dire ce qui m'est arrivé ces jours derniers.

Étant à la campagne pour y chercher des pissenlits, j'ai trouvé l'écrit suivant que je livre à la publicité, espérant par ce moyen qu'il reviendra peut-être à son auteur.

Je n'y change rien, et si quelqu'un se trouve froissé, je lui en demande humblement pardon, car je crois que mon indiscretion peut être utile.

Voici :

A MONSIEUR C...

UN MARIAGE MYSTÉRIEUX

*J'apprends, mon cher ami,—ceci est fort étrange—
Que vous êtes marié.
Aussi fleurissez-vous bon, car vous fleurissez l'orange,
Mais on est contrarié.*

*Oui, on est contrarié,—je le dis avec rage—
De vous savoir époux,
Pourquoi n'avez-vous eu, mon ami, le courage,
D'avertir vos amis... C'eût été bien plus doux.*

*Donc, vous avez passé, comme dit l'Écriture,
Tout en faisant le bien.
Voilà pourquoi, ami, de par ma signature,
Vos amis vous envoient de bons souhaits par le mien.*

*Permettez d'ajouter, au bas de cette adresse,
Deux mots venus du cœur :
C'est que pour vous, Marie, au cœur plein de tendresse,
Fera votre bonheur !*

A qui le papier et pour qui ?

Je ne le remettrai, comme pour le dénouement de Paris, ce concours abracadabrante de La Patrie, qu'à celui qui me dira dans quel bois je l'ai trouvé.

* *

Deux grandes rumeurs sont à l'ordre du jour. La première c'est une souscription en l'honneur de Sir Wilfrid Laurier ; la seconde c'est le départ de l'Hon. Tarte pour Paris, où il va, dit-on, surveiller les travaux du Canada à l'Exposition de 1900.

Et d'abord, on me permettra de dire que j'applaudis de tout cœur à la première idée, car la vertu doit toujours être récompensée.

Outre cela, c'est une mesure très sage et très prudente, car en se rappelant les noms de feu Cauchon, Letellier, Senécal, Mercier et tant d'autres, nos hommes d'Etat actuels doivent penser à ces vers de Victor Hugo :

*De quoi demain sera-t-il fait ?
Aujourd'hui l'homme sème la cause,
Demain, Dieu récolte l'effet.*

Donc, il est question d'une souscription pour Sir Wilfrid Laurier. C'est fort bien, mais ce qui me chiffonne, c'est que cette souscription sera inaccessible aux petites bourses et seulement possible aux grands admirateurs de ce brillant Canadien, car les souscriptions ne seront pas moindres de cinq cents piastres !... Est-ce qu'on commencerait à prendre Sa Majesté le Public pour une quantité négligeable ?

Pourquoi donc ce privilège est-il réservé aux fortunés ?... Et pourquoi ne ferait-on pas plutôt une souscription publique où chacun irait porter l'hommage, l'obole de son admiration pour Sir Wilfrid ?... Ce serait comme un nouveau genre de plébiscite qui montrerait à l'homme d'Etat et au pays entier, le nombre de ses admirateurs.

Cela se fait en France quand on veut offrir un sabre d'honneur à un grand citoyen, et je crois que Sir Wilfrid serait sensible à ce genre de manifestation publique et patriotique...

Je propose donc, non une souscription par voie des journaux, mais une souscription faite dans chaque paroisse, entre les mains du Maire, inscrite sur un livre à lettre alphabétique, ce qui permettra facilement plus tard de conserver tous les noms dans un *Livre d'Or* destiné à sir Wilfrid.

Si quelqu'un d'autorisé se met à la tête de ce mouvement, je serai heureux de mettre mon nom à la fin de la liste.

* *

Quant au voyage de M. Tarte à Paris, je répéterai ce que j'ai entendu par un contracteur :

—Non, disait-il, not' ministre n'ira pas exposer sa santé ainsi, car chaque fois qu'il lui faut quitter son administration, pour lui c'est un sacrifice, une croix que le devoir, le dévouement et l'abnégation lui imposent.

Justin P. Labat

IN HOC SIGNO VINCES !

*C'était aux premiers jours de notre ère chrétienne,
Dans le sang des martyrs notre foi grandissait !
Le nouvel évangile à la plèbe payenne
Imprimait peu à peu son immortel cachet.
De vaillants confesseurs et des vierges pieuses,
En versant leur sang pur, souriaient aux bourreaux
Qui, convertis soudain par ces morts glorieuses,
Apprenaient à mourir à leur tour en héros.
La divine moisson alla croissant sans cesse,
De vastes champs nouveaux remplacèrent l'ancien
Et Dieu voulut, dans son éternelle sagesse,
Donner enfin au monde un empereur chrétien.*

*Voyez couchés là-bas, couvrant la plaine sombre,
Ces milliers de soldats sanglants, défigurés ;
La Mort, spectre hideux, se promène dans l'ombre
Et compte en grimaçant ceux qu'elle a moissonnés.
Rude fut le combat. La Victoire indécise
Souriait aux deux camps, du matin jusqu'au soir ;
Mais demain, on l'admet, Rome enfin sera prise,
L'empereur Constantin a perdu tout espoir.*

*Or, pendant cette nuit, sur sa couche agitée,
L'empereur vit en songe un étendard nouveau :
Des chrétiens c'est la Croix fièrement jetée
Sur un fond tout en or, merveilleusement beau.
" In Hoc Signo Vinctes ! " quelle étrange devise !
Quel éblouissement ! Les lettres sont de feu.
Ce symbole de honte et que chacun méprise
Serait à l'avenir l'emblème du vrai Dieu !
Constantin a compris, Dieu parlait à son âme.
Au réveil il ordonne au soldat ébahi
De fabriquer bien vite une immense oriflamme
Semblable au labarum entrevu dans la nuit.*

*La Croix fut, en effet, le gage de victoire ;
Les barbares vaincus demandèrent quartier.
Et l'empereur romain,—on le voit par l'Histoire,—
Reconnut pour son Dieu le Fils du charpentier.*

*Plus de cent ans passés, par un accord infâme,
Nos ancêtres vaincus, mais toujours inconquis,
Ainsi qu'un vil troupeau qu'on rède corps et âme,
Furent vendus après avoir été trahis.
Les plus riches d'alors regagnèrent la France
Laisant dans ce pays quelques milliers de gueux,
Pauvres, manquant de tout, n'ayant d'autre espérance
Que de mourir bientôt sous le joug odieux.
Leurs orgueilleux vainqueurs, dans leur folle arrogance,
Ignorant à dessein les pauvres délaissés
Qui pour vivre n'avaient qu'une maigre pitance.
Ils mourraient de douleur, et c'était bien assez.*

*Soudain, dans ce moment de désespoir suprême,
Un rayon bienfaisant illumina les cieux.
Car le prêtre parut portant le saint emblème :
" In Hoc Signo Vinctes ! " Tous levèrent les yeux.
Tout n'était pas perdu, la foi restait vivace !
Le courage bientôt envahit chaque cœur.
Et nous avons depuis suivi gaiement la trace
Des héros d'autrefois tombés au champ d'honneur.*

CHARLES-R. DAoust.

Lowell, Mass.

LES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

(Voir gravure)

Nos lecteurs connaissent la société de secours mutuels les Artisans Canadiens-français, société catholique et essentiellement canadienne, dont nous donnons les membres du comité dirigeant en une de nos gravures.

La devise de cette association en fait connaître les principaux caractères : *Justice, Economie, Bien-être.*

Le 21 mai, les Artisans faisaient une grande démonstration avec musiques, bannières, escorte militaire. Après la procession, la foule des mutualistes se rendit à l'église Notre-Dame, où une messe en musique fut célébrée : M. l'abbé Labelle, de Saint-Sulpice, fit une courte mais chaleureuse allocution.

Le banquet suivit : plus de trois cents convives se réunirent à l'hôtel Richelieu. M. le président Grothé, échevin, porta la santé de la reine et du clergé.

On ne peut que recommander des sociétés aussi bien dirigées, et le bien qu'elles sont appelées à produire au point de vue social et moral dans nos populations est incalculable.